

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177, r. S. Valier,
A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un *Flâneur* paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du *Flâneur* est établi en toutes les promena des, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le *Flâneur*, désirent montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la ligne. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY où, l'on peut, sur autres raffranchissements, acheter le *Fantastique*.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 23 JUIN 1838.

[No. 21.]

Mélanges.

LE RETOUR AUX MONTAGNES DE LA SAVOIE.

Sur la frontière de la France, non loin de Pont-de-Beauvoisin, est une riche vallée que l'on est forcé de traverser pour se rendre en Savoie. Au pied de la colline et sur un roc assez élevé, on aperçoit une vieille chapelle bâtie autrefois en l'honneur de Notre-Dame-des-Châlets. Tous les ans, à la fin de l'hiver, on voit descendre de la montagne une troupe nombreuse de jeunes Savoyards qui traversent la vallée, s'arrêtent à une croix de bois placée tout près de la chapelle. Des cris lointains et tumultueux se font entendre et se mêlent à leurs prières. Ces cris sont ceux des petits Savoyards qui, de retour de leur voyage à la grande ville, viennent rapporter au Châlet le fruit de leur travail et de leurs économies. Les jeunes mères embrassent alors leurs enfans, et chacun se remet gaiement en route en répétant en chœur la chanson du pays.

Une fois... l'hiver ayant été plus rude que de coutume, et dans les premiers jours du printemps la neige couvrait encore la vallée de Pont-de-Beauvoisin, pourtant tous les petits Savoyards, fidèles à leur habitude, avaient déjà regagné leurs cabanes; chaque mère avait revu son fils, l'avait pressé dans ses bras. La pauvre Marie, seule, attendait en vain le retour de son petit Jacques, et petit Jacques n'arrivait pas... Depuis un mois, Marie était veuve; le bon André, son époux, quoique jeune encore, n'avait pu survivre à une maladie de langueur assez commune dans la montagne cette année-là; de plus, la nuit dernière, son châlet était devenu la proie des flammes.

Sans appui, sans asile, l'infortunée Marie allait tendant la main de village en village et n'obtenait des pauvres habitans de la Savoie qu'un peu de pain pour soutenir ses forces... Un soir, mourant de faim, de froid et de fatigue, elle avait quitté le pays, et d'un pas chancelant elle s'était dirigée du côté de Pont-de-Beauvoisin.— Jacques!... Jacques!... s'écriait-elle sans cesse d'une voix affaiblie... Jacques où es-tu? et l'écho seul répondait à sa voix... A peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle sent ses jambes fléchir... aussitôt elle tombe sur la route, et expire peu de tems après en appelant son fils bien-aimé.

La nuit commençait à venir; aucun bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le refrain d'une chanson répété au loin par un petit Savoyard qui retournait dans ses montagnes. Le jeune garçon se dirige vers la colline; en approchant, il ne tarde pas à apercevoir le corps d'une

femme couché sur la neige. . . . En ce moment, la lune répandait une faible clarté sur la vallée de Pont-de-Beuvoisin. " C'est une Savoyarde ! s'écrie-t-il ; sans doute elle est morte de froid . . . "

La peur le saisit et pourtant il s'avance en tremblant, la soulève. . . . " O ciel ! ma mère ! " Et petit Jacques (car c'était lui) se jette sur le corps de Marie, le couvre de baisers et de larmes . . . appelle à grands cris du secours ; mais personne ne répond à la voix du pauvre petit. Enfin, au bout de quelques heures, des voyageurs entendirent ses gémissements. . . . On l'arracha de dessus le corps de sa mère qu'il ne voulait plus quitter.

Le lendemain, le pasteur de Pont-de-Beuvoisin vint rendre les derniers devoirs à la dépouille de Marie. . . . Elle fut déposée près de la vieille chapelle, à l'endroit où la croix s'élève encore. C'est depuis ce temps que tous les ans, à l'approche de l'été, les Savoyards viennent en foule se prosterner au pied de la croix, et prier Notre-Dame-des-châlets de hâter le retour de leurs enfants.



L'ELOQUENCE DES PARENTHÈSES.

Le député. Jean, as-tu passé chez mon pharmacien ?

Jean. Est-ce que vous prenez médecine, M. le marquis ?

Le député. Du tout, imbécile ; c'est pour m'acheter, comme l'année dernière à pareille époque, des jujubes et de la gomme arabique.

Jean. Ah ! j'y suis . . . C'est aujourd'hui la réouverture des chambres ?

Le député. Justement ; et j'ai trop appris aux dépens de ma pauvre santé combien les travaux législatifs dessèchent la poitrine.

Jean. C'est donc aussi par amour pour l'éloquence qu'hier, en vous couchant, vous avez pris un lait de poule ? Ah ! ah ! ah ! moi qui riais sous cape en regardant Mme. la marquise . . . Dame ! M. le marquis, ce soupçon n'était pas sans fondement : vous sortiez du bal du ministère des finances ; et la danse, on dit que ça peut donner des idées . . . Eh ! eh ! eh !

Le député. La tiens n'a pas le sens commun : un député se doit tout à son pays . . . Va me chercher des jujubes.

Jean. J'y vole, M. le marquis. Cependant vous seriez aussi bien d'épargner cette course, qui va redevenir quotidienne, à mes pauvres jambes vieilles à votre service. Je crois mes voyages à la pharmacie aussi inutiles que ceux de M. de Polignac à Paris (*). Je lisais les journaux l'année dernière, et je me demande en vain dans quelle séance vous auriez pu gagner une extinction de voix.

Le député. Dans toutes, mon ami ; car toutes ont retenti de mes mâles accents.

Jean. Vous avez donc gardé l'anonyme, car jamais votre nom . . .

Le député. Apporte-moi les journaux de la dernière session . . . prenons au hasard, et suit bien mon doigt sur le papier.

Jean, lisant. " Pétition sur la garde nationale. (M. Dupont de l'Eure monte à la tribune et se livre à une brillante improvisation.) " Est-ce que ce discours serait de votre fait ?

Le député. Dieu m'en garde ! Lis plus bas, là, entre deux parenthèses :

Jean. (" De violents murmures éclatent à l'extrême droit. ")

Le député. De violents murmures ! c'est moi, mon ami ; et il ne fut plus question de la garde nationale. Passe à un autre.

Jean. " Loi sur la presse. (On chuchotte.) "

Le député. C'est encore moi ; et le cautionnement des journaux fut doublé.

Jean. " Loi du sacrilège. (On rit.) "

Le député. C'est encore moi ; et la loi passa, grâce à Dieu.

Jean. " M. Benjamin Constant monte à la tribune. (Plusieurs voix :) La clôture ! "

Le député. Plusieurs voix, c'est toujours moi ; je me multipliais dans l'occasion. Va toujours.

Jean. " Accusation des ministres. (Profond silence.) "

Le député. C'est toujours moi ! . . . Et tu crois que ça ne dessèche pas la poitrine ? La belle chose, après tout, qu'un discours écrit ! *Multa parvis*, comme dit M. de Peyronnet, voilà la véritable éloquence. C'est dans mes inspirations soudaines, dans mes saillies que se retrouve l'esprit français. Les longues phrases ne font que prendre le tems de la Chambre ; moi, je ne disente que par monosyllabes.

Jean. Au fait, c'est plus court.

Le député. Et puis l'on peut parler sur tout . . . et je m'y prépare bien cette année. Si l'on revient sur les jésuites, je ris ; s'il s'agit de liberté, je murmure ; si l'on parle du peuple, je trépigne ; enfin . . . tu verras dans les journaux.

Jean. Oui, M. le marquis, et je vous promets d'aller tout de suite aux parenthèses.

(*) Ou que ceux de M. STUART à Londres.

Nouvelle méthode de fortifier la mémoire.

“ Mes enfans, disait l'autre jour certain professeur à ses jeunes élèves, ne pourriez-vous pas dire de quel pays était Jeanne d'Arc? Tout le monde se tait, c'est que tout le monde l'ignore. Eh! bien apprenez donc qu'elle était de Domrémy, près de Vaucouleurs. Mais, à présent, mémoires de lièvre, comment vous souviendrez-vous de Domrémy? Il faut premièrement pour vous rappeler le dom, bien retenir ce titre espagnol qui précède tous les noms de nobles, comme par exemple: Don Quichotte; et, quant à Remy, mes enfans, il vous sera facile de le graver dans votre mémoire en pensant à Saint Remy, archevêque de Reims, qui a sacré le roi Clovis. Voyons, maintenant si nous y sommes:—Où est née Jeanne d'Arc?—A Don Remy.—Fort bien; maintenant, qui était archevêque de Reims quand Clovis a été sacré?—Don Quichotte!

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 23 JUIN 1838.

LE FANTASQUE.—Il est du devoir d'un journaliste de tenir le public au courant de tout ce qui se passe d'intéressant pour son instruction, son intérêt ou celui de ses plaisirs.

C'est donc une tâche bien douce pour moi que d'avoir aujourd'hui à rassurer les amis du Fantasque, c'est-à-dire le bon public, sur l'existence de cet être auquel il paraît porter une attention . . . que dis-je? une sollicitude si touchante.

Depuis sa renaissance récente, des doutes, des craintes, des appréhensions sur sa stabilité furent journellement et hautement exprimés, appréhensions, craintes, doutes justifiés, il faut le dire, par les nombreuses vicissitudes dont sa vie fut jusqu'à ce jour sillonnée. Mais l'accueil toujours aussi favorable par lequel on a bien voulu agréer son arrivée comme une bienvenue, des sujets nombreux et féconds, des arrangements nouveaux et durables dans l'entreprise du journal, nous encouragent enfin à donner à nos lecteurs l'assurance que notre publication sera désormais plus régulière et que son existence est maintenant établie d'une manière permanente, autant du moins qu'il est permis à l'homme d'exprimer un pareil espoir.

Les affections du public sont capricieuses; c'est pour cela que ne sachant comment il recevrait un ancien ami, nous n'avions point encore pu prendre de mesures pour la distribution plus commode du journal, et nous aurions même continué la méthode actuelle de circulation, si les demandes nombreuses qui nous viennent de tous côtés ne nous avaient engagés à recevoir des souscriptions comme les autres publications périodiques. En conséquence, des listes seront déposées dans la Haute-Ville, chez *R. Deverry*, confiseur, rue Couillard, chez *J. Gingras*, marchand épicier, marché de la H. V. et chez *E. Maheu*, confiseur, rue St. Pierre, Basse-Ville, où les personnes qui désirent s'abonner sont priées de laisser leurs noms et adresses clairement désignés.

Des précautions seront prises pour faire parvenir le journal sûrement et régulièrement chaque samedi matin.

Annonce.—A partir du prochain numéro le Fantasque sera accompagné d'un supplément qui lui servira de couvert et qui sera destiné à recevoir les annonces commerciales ou autres dont on voudra bien le favoriser. Il est inutile de faire observer que la circulation croissante de cette feuille et l'intérêt avec lequel elle est reçue assureront une grande publicité aux communications confiées à ses colonnes. Le prix sera modéré. Une boîte destinée à recevoir tous les ordres, communications, annonces etc., est placée chez chacun des agens du journal.

Nous prendrons cette occasion de faire remarquer que l'imprimerie du Fantastique est assortie d'un beau choix de caractères et que l'on s'y charge de toutes sortes d'ouvrages pour lesquels on ne laissera rien à désirer tant sous le rapport des prix, de la ponctualité que sous celui de l'exécution. On ose à cet égard solliciter une portion de la pratique du public, persuadé que ceux qui voudront bien accorder quelque encouragement auront lieu d'en être satisfaits.

Il est réellement amusant d'observer jusqu'où s'étend la perspicacité des alarmistes, des faiseurs de nouvelles, des conjectureurs et des politiques de tout genre. Je suis, pour ma part, particulièrement privilégié dans ce genre de récréation, aussi j'en profite. Il faut vous dire que j'ai un voisin qui a le bonheur de réunir toutes ces qualités à un degré de perfection vraiment digne d'envie. C'est l'homme le plus heureux et le plus malheureux que je connaisse : il lui faut des conjectures, il lui faut des nouvelles, s'il n'en a pas il en fait ; il pousse même jusqu'à la prophétie diplomatique : prophéties qui ne s'accomplissent point en général, mais tout lui est égal, de nouvelles prophéties lui font oublier la réalisation des anciennes et il vit. En novembre il annonçait la république Canadienne, en décembre une guerre civile sanglante, en janvier la réunion des deux provinces, en février le Haut-Canada devait former partie de l'Union, en mai une amnistie générale, maintenant il n'est plus possible de le suivre. Chaque jour amène des combats et des vicissitudes nouvelles. Il y a quelque temps il m'aborda : — Eh bien, me dit-il en se frottant les mains, je vous l'avais bien dit, la guerre est déclarée ! — Comment savez-vous cela ? — Eh ! sans doute : Sir John part en toute diligence pour les frontières, les américains sont vis-à-vis de Toronto, ils ont pris un steam-boat et en ont égorgé l'équipage . . . Il ne me donna point le temps de lui répondre ni de le questionner et partit rapidement pour aller répéter ailleurs la même nouvelle. Peu de jours après je le rencontrai de nouveau. — Eh bien ! cette fois, en douterez-vous ? la guerre est déclarée : Sir John est revenu en toute hâte ; il apporte lui-même la déclaration de guerre ! — Comment le savez-vous ? — Comment je le sais ? eh parbleu ! c'est connu de tout le monde et vous verrez demain ! . . . Le lendemain arrive, mais tout est tranquille comme à l'ordinaire. Cependant mon homme est plus belliqueux que jamais et il m'effraie par l'acharnement des guerres dans lesquelles il engage toutes les puissances de l'univers à propos du Canada : —

— Enfin c'est décidé et les choses vont marcher bon train, voilà la guerre presque commencée, des corps innombrables d'américains s'avancent *incognito*. — Mais qui vous fait ainsi croire à cette guerre ? — Croire ? belle croyance ! c'est décidé, vous dis-je : Sir John part pour l'Angleterre ! — Ah ! ah ! serait-il par hasard comme les généraux Brown & Girard, irait-il chercher des renforts ? — Oh ! rien, mais vous verrez : d'abord, les États-Unis qui veulent tâter du Canada entrent en guerre avec l'Angleterre ; la Russie qui convoite la marine anglaise se joint à eux ; la France qui garde encore une dent aux États-Unis à propos des 25 millions se charge de la Russie, la Pologne la voyant occupée ailleurs se soulève de nouveau ; la Prusse qui craint le mauvais exemple veut apaiser l'insurrection ; la Confédération Germanique fidèle à ses anciennes idées de liberté se lève en masse contre la Prusse, le roi de Suède qui doit la conservation de son trône à la bataille de Waterloo offre son aide à l'Angleterre ; mais le Danemark qui a encore sur le cœur le bombardement de Copenhague veut s'en venger et détruit quelques bâtimens anglais, ce qui occasionne rupture ouverte ; l'Italie qui s'est contentée de soupirer après son indépendance suit l'exemple des Polonais, l'Autriche alors est obligée d'y concentrer une grande partie de ses forces, la Turquie profite du moment pour s'étendre sur l'Adriatique et s'empare de Venise. Le pacha d'Égypte alors se détache de tout lien avec la Turquie et pour faire une habile diversion engage la Perse dans la querelle, la Perse effrayée promet merveilles aux tartares qui, ne demandant rien de mieux, lui offrent leur aide

puissante. Les chinois alors, désirant remettre sur le trône une dynastie de leur propre sang, en renversent la famille tartare. Puis l'Angleterre qui au milieu de tout cela ne perd point la tête, arme les nègres et les indiens dans les États du sud ce qui effraie l'union qui fait un traité de paix, consent à tout, laisse tirer la limite du Maine et le Canada intact; mais la Russie, qui a vu le bal commencer, ne le verrait pas finir avec plaisir, dirige des forces immenses sur l'Inde; c'est là où va s'allumer le grand incendie; chacun alors ramasse tous les chats dont il peut disposer pour y tirer du feu autant de marrons que possible. . . .—Ainsi, interrompis-je, car il n'aurait plus fini sans cela, les hommes de St. Charles auraient combattu pour tout le monde excepté pour eux-mêmes?—Eh! que voulez-vous il n'y a pas de vertu en politique. . . .—Halte-là c'est la seule vérité que vous ayez dite aujourd'hui.—C'est égal, la guerre n'en est pas moins déclarée et je vas vite apprendre la nouvelle aux voisins qui l'attendent avec impatience.

Il partit, me laissant tout effrayé pour lui-même des guerres inextricables dans lesquelles il ose se fourvoyer par une chaleur comme celle que nous avons eue ces jours derniers.

Parmi les griefs imposés plus ou moins directement sur les citoyens par les administrations publiques, ou plutôt par leurs subalternes, il faut compter ceux qui proviennent du pouvoir arbitraire et sans contrôle exercé par les officiers de la poste aux lettres, chacun en leur département particulier. Il n'est, j'en suis sûr, personne qui n'ait, plus ou moins, éprouvé la vérité de ce que j'avance et qui n'ait remarqué soit de la négligence, soit une hauteur et une arrogance ridicules de la part des employés en rapport immédiat avec le public. Il est impossible, je le sais, de parler à ces petits inconvéniens qui n'attaquent que la patience; le mieux est de s'y soumettre; mais lorsque le gousset, viscère si hautement irritable, se trouve lésé, il est du devoir du journaliste, pour me servir de la phrase banale, d'appeler l'attention publique et celle des supérieurs pour y faire porter un remède aussi efficace et prompt que praticable. Durant l'hiver dernier, temps de gêne considérable pour le commerce, sous le rapport monétaire particulièrement, lorsqu'il était presque impossible de se procurer de l'argent mennoyé vu la précaution que les banques avaient prise de le retenir en leurs caves, l'administration des postes jugea à propos de ne recevoir aucun papier, pas même celui des banques enregistrées, je n'en dirai rien, il y avait peut-être des ordres émanant de plus haut à ce sujet, mais plus tard, lorsque les banques eurent repris leurs paiemens en espèces, les citoyens, par un commun accord et afin de retenir l'argent dans le pays, convinrent unanimement d'élever sa valeur courante, en sorte que les schelings anglais passèrent pour trente sous. La poste ne voulut point les recevoir pour tels, mais si vous donnez une pièce forte et qu'il vous revienne du petit change elle remet des schelings et des demi-schelings à raison de 15 et de 30 sous; si vous faites quelque observation, on reprend votre lettre et l'on vous envoie chercher ailleurs la somme requise. Il ne vous reste donc que le choix entre une perte de tems ou de quatre sous par scheling ce qui augmente considérablement le port des lettres, déjà fort élevé. Je suis persuadé que ces petites roueries ne sont point ni prévues, ni ordonnées par les chefs mais qu'elles sont purement le fait du pouvoir discrétionnaire abandonné aux subalternes, et je pense que le maître de poste général, Mr. Stayner, qui s'est toujours empressé d'apporter autant qu'il lui fut possible des améliorations dans le département qu'il administre, ne trouvera point mauvais qu'on lui fasse apercevoir de ces petits défaits qui ne se perpétuent et ne s'aggravent que parceque chacun se contente de les souffrir en silence.

LE JARDIN DU MONUMENT.

Dans mon dernier numéro j'annonçais, comme un *on dit* simplement, la cession au public de la charmante promenade du monument. Aujourd'hui j'ai le plaisir de

pouvoir annoncer à mes chers lecteurs et à mes tout aimables lectrices, la réalisation de l'espérance que je leur avais fait concevoir. Voici comment le hasard me rendit témoin de la petite cérémonie qui eut lieu en cette occasion.

Mercredi soir ma bonne étoile me conduisit, je ne sais par quelles heureuses combinaisons vers le jardin de fort où je rencontrai quelques uns des habitués, peu nombreux, de ce beau point de vue. Après avoir fait comme tout le monde, après m'être récrié sur la chaleur du jour, sur la fraîcheur du soir, sur la beauté du paysage, sur le spectacle animé de la baie, sur le tableau majestueux des navires de guerre, imposantes sentinelles qui semblent placées ça et là sur le globe par la reine de la mer pour veiller en silence au salut de son empire; après avoir un peu poétisé, beaucoup politiqué, je me disposais à me retirer parceque l'admiration finit par se fatiguer et que tout beau que soit le spectacle perspectif de la nature, il est fort monoïone quant l'art ou les agréments de la société ne viennent point y mêler leurs charmes, je parlais, car après tout cette promenade n'avait été jusqu'à ce jour qu'un chemin public où les chevaux et la poussière disputaient le passage aux honnêtes gens, je m'en allais quand je fus retenu par l'arrivée d'une compagnie de musiciens qui vint mêler au murmure et aux caresses du zéphir les suaves accens de l'harmonie! (Tudieu! comme je suis poétique quand ça me prend.)

Je commençais à soupçonner quelque chose là-dessous lorsque Lord Durham accompagnant sa comtesse et suivi d'un brillant cortège des deux sexes sortit du jardin du château, traversa la petite foule des promeneurs qui s'était déjà rapidement accrue et se dirigea vers le fameux jardin, objet de ma convoitise. Les musiciens, qui jusqu'alors s'étaient abandonnés à leur simple sens musical et qui avaient produit de forts beaux effets voulurent se mêler de faire les courtisans et d'attirer chacun en leur particulier l'attention du haut personnage dont ils voulaient célébrer la présence; ils entonnèrent *Air God save the Queen* qu'ils exécutèrent jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce qui ne tarda pas à arriver, car les exécutans, ou plutôt les exécuteurs voulant rivaliser de force, perdirent bientôt la carte, l'harmonie et leur tems. Le cor beuglait, la caisse tonnait, la trompette se désespérait, le serpent se tordait et grinçait les dents, le trombone râlait, le basson grognait, la petite flûte fesait plus de bruit qu'elle n'était grosse, et la clarinette jetait les hauts cris, puis voyant qu'on ne s'entendait plus, à force de vouloir se faire entendre, chacun s'arrêta, s'entregarda et afin de tirer le rideau sur le premier massacre, on entonna d'une manière solennelle *Air: vive la Canadienne*; le calme renâquit alors et l'harmonie finit par se rétablir plus parfaite que jamais, ce qui démontre que dans les petits corps comme dans les grands états la paix et l'ensemble n'en règnent que plus absolus après une crise dangereuse.

Mais pour en revenir au sujet de cet article Sa Seigneurie le Gouverneur Général et la suite qui l'accompagnait, ayant parcouru les frais sentiers qui serpentent sous le feuillage et qui allaient être livrés au public, redescendirent au jardin du château où des sièges avaient été disposés pour les recevoir et où la société put jouir du calme et de la fraîcheur de cette belle soirée. *Tout nouveau tout est beau*, comme dit le proverbe vulgaire, aussi chacun se précipita dans la nouvelle promenade qui, après des années de solitude dut se trouver fort étonnée de cette cohue soudaine. Quant à moi j'enrageais de ne pouvoir goûter en paix le bonheur d'une flânerie solitaire et je dus attendre pour cela que l'empressement se fût un peu apaisé. Lorsque la foule se fut retirée je pus alors errer en silence et me livrer à mille et une pensées fantastiques, à cent rêveries philosophico-drolatiques dont je vous entretiendrai en tems opportun; pour le moment je me bornerai à confier tous bas à mes jeunes amis, flâneurs comme moi, et comme moi amoureux des beautés de la nature, de la poésie et de la mélodie, le secret qui, outre les charmes du lieu, devra m'attirer encore en ce délicieux endroit, c'est une voix . . . voix angélique, voix céleste dont les vibrations sonores, douces et moelleuses viennent agiter les cordes sensibles de l'âme en inondant l'air d'un harmonieux parfum, s'il m'est permis d'exprimer ainsi un effet que le lan-

gage ordinaire ne peut représenter. Allez-y quand le soir est calme, que le ciel est pur et cette voix vous parlera un langage mystique et inconnu, et vous plongera dans une rêverie, une extase dont vous ne serez tiré que lorsque le silence vous aura dit qu'il vous manque quelque chose.

Mais, poésie et plaisanterie à part, il serait à souhaiter que Lord Durham voulût bien achever une bonne œuvre en rendant le jardin du monument par de légers travaux, et quelques additions, le point *fashionable* de réunion. Là les partis seraient en présence sans conserver aucune idée hostile, l'habitude deviendrait un besoin, le rapprochement s'opérerait et peut-être que l'abandon d'une place jusqu'alors inutile aurait plus fait pour la réconciliation que de longues proclamations et que le redressement de vieux et ridés griefs.

Il faut avouer que la tâche de journaliste est accompagnée de mille déboires, de cinq cents désagrémens que le vulgaire est loin de soupçonner. On se récrie sans cesse sur la liberté dont jouit la presse, sur ses privilèges, sur sa puissance, sur ses avantages, mais, si la presse est l'emblème et le défenseur de la liberté, ceux qui la conduisent sont bien les vrais types de l'esclavage le plus gênant, le plus fatigant qu'il soit au monde. . . . je ne veux point faire ici un traité du journalisme, cela pourra former le sujet d'un futur article, mais ces réflexions me viennent en voyant frustrer mon espoir de ne déplaire à personne.

Dans mon dernier numéro je me suis avisé de prendre la défense de ce bon, de cet estimable Jean-Baptiste en le représentant sous son véritable jour à notre gouverneur actuel : eh ! bien, chers lecteurs, eussiez-vous pensé qu'une vivante eût pu y trouver rien d'insultant à un parti ou à des particuliers ? C'est pourtant ce qui est arrivé. Il est, à ce qu'il paraît des gens qui se sont reconnus dans le portrait que j'ai fait de ceux qui voudraient asservir le pauvre Jean Baptiste, de cette aristocratie grotesque à laquelle une aune tient lieu de sceptre et dont l'origine, est littéralement enfouie dans la nuit des tems. Que voulez-vous ? Il n'est pas possible de les en empêcher ; mais du moins devraient-ils, *ces messieurs*, avertir l'univers de leur opinion et sans doute que chacun alors aurait soin d'éviter de la froisser en rien.

Voici ce dont il s'agit : les porteurs du Fantasque, en vrais philantropes, s'efforcent de répandre cette saine feuille autant que possible, à cet effet ils prennent la liberté de frapper humblement à chaque porte et d'y offrir innocemment l'objet de leur petit négoce ; en général ils sont reçus avec beaucoup d'empressement, ce qui montre que le bon goût fait des progrès (modestie à part). Mais il paraît qu'il n'en est pas partout de même et qu'ils furent en plusieurs maisons, boutiques ou magasins, éconduits fort peu poliment avec des mots à peu près de ce genre : *Be off ! d—Canadians ; with your d—radical paper*, et cent autres politesses de ce genre.

Que l'on n'achète point le Fantasque, il n'est rien là d'extravagant, car on sait bien que ce journal n'est point une *imposition* sur le public, (puissent certains négociants en dire autant de leurs marchandises), mais le bon sens et la justice veulent que l'on n'assomme ni n'insulte nul marchand dont on refuse les offres de vente, car si ce moyen de se débarrasser des importuns était adopté, il y aurait un vrai dépeuplement dans certaine partie de notre ville. De tout cela ce qui m'étonne c'est qu'on veuille faire de mon papier un journal *radical* ! s'il est vrai que l'on puisse juger des grandes choses par les petites, ces faits tout indifférens qu'ils puissent être donnent une juste mesure de la libéralité, de la modération et de la tolérance de certains gens. Il est néanmoins une consolation au chagrin d'avoir déplu à des personnages aussi haut juchés, c'est ce petit proverbe : *Il n'y a que la vérité qui choque*.

Rendez à César ce qui appartient à César et à Bob ce qui appartient à Bob.—On a beau dire, j'aime la justice, aussi est-ce pour cela que je viens aujourd'hui prendre

la défense de Robert Symes, Esqr. que le *Morning Herald* censure d'une manière furibonde dans un de ses derniers numéros. Chacun croira que le sujet de cette attaque a rapport à quelque haute mesure magistrale, ou à quelque acte gouvernemental important; point du tout, c'est pour une des actions les plus louables de sa vie: pour avoir fait employer des orphelins à transporter des pierres pour la réparation de la cathédrale, plutôt que de les laisser colporter une feuille toute aussi lourde et dans un but bien moins honorable, et probablement bien moins lucratif; ce qui, si l'on en croit le *Morning Horror*, retarda la publication de ce journal de plusieurs heures!!! réellement depuis quelque temps on n'entend parler que de malheurs, d'accidens et de désastres! une heure de plus et la citadelle et tous les navires de la rade faisaient retentir les canons de détresse, et l'éditeur faisait son nez sonner la trompette d'alarme! mais, à ce qu'il paraît, Mr. Symes se laissa toucher et donna la clef des champs aux petits orphelins car le journal fut colporté. De là s'ensuit que l'éditeur du *Morning Herald* fonde l'espérance de sa vie future sur l'asile des orphelins.

— Le Procureur Général n'est point encore disgracié comme on a pu le croire par un article de mon dernier numéro, car il vient, dit-on, de repartir pour Montréal; l'on ajoute que le monsieur dont il était aussi question dans le même article, voyant son espérance frustrée pour le moment, ne sait plus sur quel pied danser.

— Les jeunes amateurs qui avaient donné par une première représentation théâtrale un avant-goût des plaisirs qu'ils promettaient au public pour l'avenir, lui rendraient un véritable service en lui procurant de nouveau une si agréable récréation. Messieurs les amateurs n'ont pas besoin d'autres encouragements que les lauriers dont furent couronnés leurs premiers succès, lauriers qui se dessécheraient cependant si l'on dormait trop long-temps sous leur ombrage.

— Le couronnement de la reine aura lieu jeudi prochain; on dit que pour célébrer cette cérémonie notre ville sera illuminée. Si cela est vrai, Mr. Symes devrait bien donner ordre à la reine de se faire couronner tous les jours.

— Lord Durham destine une bourse de cent guinées à l'encouragement des courses de chevaux. Il pourrait faire courir un âne de ma connaissance pour la millième partie de cette somme, ce qui serait mille fois plus amusant et mille fois moins cher; mais, comme me disait l'autre jour une personne qui voulait exprimer combien notre gouverneur est amateur de chevaux, il est tout-à-fait *chevaleresque*.

•• AUX CORRESPONDANTS.—Je ne puis donner insertion à la lettre que j'ai reçue touchant une affaire dans laquelle R. Symes Esq. aurait joué un rôle fort peu brillant. Selon le correspondant, ce monsieur se serait servi de termes insultants envers un encanteur de la Basse-ville qui ne voulait point s'écarter en faveur du magistrat des règles établies pour les marchands. En peu de mots la querelle s'échauffa, ou plutôt échauffa l'encanteur qui, à défaut d'arguments plus frappants, frappa le magistrat, qui, après avoir passé l'hiver à sauver le pays, passa la porte pour se sauver lui-même. Je déclare donc au correspondant que je ne puis reproduire sa communication vu qu'elle touche une affaire particulière tout-à-fait en dehors de la vie publique ensuite qu'il n'est pas bon que le public en sache rien. Un journal ne doit pas être le canal de la chronique scandaleuse.

La communication signée A. B. paraîtra au prochain numéro.



☞ Les lecteurs du *Fantasque* sont priés de ne point le prêter. C'est leur intérêt aussi bien que celui des propriétaires, car plus il y aura d'acheteurs et de souscripteurs plus il sera possible d'y faire des additions, des améliorations, &c. Cette recommandation, comme on le voit, ne provient point d'un sordide intérêt privé; mais si elle est rigoureusement observée il est certain que lecteurs et éditeurs y trouveront mieux leur compte.